

KINO

Wenn die Arbeit zur Hölle wird

Niki Caro verfilmt die Geschichte der Frau, die als erste eine Sammelklage wegen sexueller Belästigung einleitete und somit noch heute den Frauen auf der ganzen Welt hilft.

Ein weißer Pick-up Truck kommt angeschlittert und bleibt schief in einer schneebedeckten Einfahrt stehen: Josey Aims (Charlize Theron) erkennt bereits am Fahrstil ihres Mannes, dass es wieder soweit ist. Sie schickt ihre Tochter ins Spielzimmer und stellt sich ihrem Schicksal; sogar das Kind scheint an diesen Vorgang gewöhnt. Kurz darauf liegt die junge Mutter blutend auf dem Küchenboden und versucht sich langsam wieder hochzuziehen. Dies ist die Anfangsszene von North Country, und die folgenden zwei Stunden sind nicht weniger ergreifend.

Nachdem sie mehrmals von ihrem Ehemann krankenhaushausreif geprügelt wurde, zieht Josey mit ihren Kindern Sammy und Karen nach Minneapolis. Dort wohnt sie vorläufig bei ihren Eltern und versucht sich mit schlechtbezahlten Jobs über Wasser zu halten. Glory (Frances McDormand), eine von Josey's alten Schulfreundinnen und eine der wenigen Minenarbeiterinnen im Ort, erzählt ihr, dass man in den Eveleth Minen noch Arbeitskräfte sucht. Dort würde sie erheblich mehr verdienen als bei ihrem derzeitigen Friseurinnenjob, und wenn sie ein bisschen spart, könnte sie sich sogar ein eigenes Heim für sich

und ihre Kinder leisten. Josey nimmt den Job an und sorgt so zum ersten Mal selbst für sich und ihre Kinder.

Doch die Freuden des neuen Lebens währen nicht lange. Die Stahlunternehmer stellen erst vor kurzem Frauen ein, nachdem es ihnen von der Regierung so vorgeschrieben wurde. Die Männer sind also deutlich in der Überzahl. Täglich werden Josey und ihre Mitarbeite-

rinnen Opfer von Diskriminierungen: Ihnen wird stundenlang der Gang zum Klo verweigert und ständig werden ihnen entwürdigende Bemerkungen nachgerufen. Doch es kommt noch schlimmer. Im Umkleieraum der Frauen sind nach jeder Mittagspause obszöne und sexuell herabwürdigende Schmierereien an den Wänden zu finden, die die Frauen auch noch selbst entfernen müssen.

Auch Spinde und Kleider sind vor den männlichen Kollegen nicht sicher. Als sich die körperlichen Übergriffe vermehren, entscheidet Josey sich, rechtlich gegen die Arbeiter und den ganzen Firmenvorstand vorzugehen.

Nach dem wunderschönen Whale Rider beschert uns Niki Caro diesmal einen weniger entspannenden Film bei dem man schnell den Eindruck

hat, dass maßlos übertrieben wird. Doch North Country basiert leider auf einer wahren Geschichte. Das Verfahren dauerte ungefähr zwölf Jahre, und viele Frauen zogen aus Angst nie mehr einen Job zu finden, ihre Klagen zurück. Die Vergehen an den Arbeiterinnen waren in Wirklichkeit sogar weit schwerwiegender als im Film dargestellt. Die Washington Post berichtete damals von Frauen die nach ihrer Zeit in einem Steinbruch psychiatrische Hilfe annehmen mussten, und Arbeiterinnen gaben zu, dass sie sich nicht mehr unbewaffnet in den Berg trauten. Niki Caro hat wohl erkannt, dass die Schilderung zu vieler körperlicher Übergriffe den Film auf genau diese Szenen reduziert hätte. Auch die Dialoge hat die Neuseeländerin sehr feinfühlig eingesetzt, denn trotz der vielen emotionsgeladenen Situationen versinken diese nie im Pathos.

Charlize Theron und Frances McDormand (letztere wurde für ihre Rolle mit einem Oscar ausgezeichnet) interpretieren ihre Rollen am überzeugendsten. North Country lässt die Zuschauerinnen und Zuschauer vor Wut die Zeit vergessen ... und öffnet ihnen die Augen!

Claire Barthelemy



Allein unter Männern. Allein gegen sie: Charlize Theron als mutige Minenarbeiterin in North Country.

DANSE

Beckett burlesque

Après trois représentations en janvier, Catastrophes de Jean-Guillaume Weis repasse aux Ateliers du Théâtre National du Luxembourg.

La création du chorégraphe et danseur luxembourgeois s'inspire d'une pièce de théâtre de Samuel Beckett, intitulée Catastrophe. Publiée en 1982 et présentée pour la première fois au Festival d'Avignon, elle est dédiée au représentant de l'opposition tchécoslovaque Václav Havel, en prison à cette époque. Dans l'oeuvre de Beckett, on trouve peu de pièces sur des sujets explicitement politiques, comme celle-ci.

En ce qui concerne le contenu de l'oeuvre originale, il faut s'imaginer la scène suivante: Le metteur en scène et son assistante sont en répétition pour une nouvelle pièce de théâtre, écrite pour un seul acteur, appelé le protagoniste. Il est debout sur un cube, immobile et ne lève jamais les yeux. Autour de lui, on discute des lumières, on donne des ordres à un technicien toujours hors-scène. Le metteur en scène et son assistante entreprennent des changements de costume sur leur protagoniste jusqu'à le déshabiller presque totalement, le dégradant ainsi en victime. La pièce est plutôt courte, du noir total on assiste à l'éclairage de la tête de l'acteur, pour finalement repasser au

noir. A la fin de la pièce, le metteur en scène ajoute: "On la tient notre catastrophe". Maintenant, on n'entend plus que les applaudissements des spectateurs lors de la première représentation. Dans un acte de révolte inattendu, l'homme sur le cube relève la tête pour fixer le public, ce qui étouffe soudainement toute réaction de l'audience.

La pièce de Samuel Beckett est une allégorie du totalitarisme et de la révolte qu'il peut susciter. Le protagoniste est la victime d'une dictature. C'est en relevant le défi de lever la tête, que cet homme met fin à son existence sous le joug.

Depuis la mort de Beckett, l'intérêt que suscite son oeuvre n'a cessé de croître, non seulement dans la recherche littéraire, mais également dans les domaines du cinéma, de la musique et du théâtre, comme on a pu le constater au cours de la présente saison culturelle au Luxembourg. Jean-Guillaume Weis réussit à faire de Catastrophe une création personnelle.

Partant de la pièce d'origine, il en place des extraits au début et à la fin de son spec-

tacle, pour en fabriquer une sorte de boucle narrative. Ceci en respectant, en partie, le texte et les consignes de Beckett. Illustrés à merveille par l'excellent Marc Planceon, mis en évidence par le manque de théâtralité des quatre danseurs, qui ont pourtant la possibilité de démontrer leurs talents après la première demi-

heure purement beckettienne. C'est alors que la création de Weis débute vraiment, un amalgame de catastrophes sur le plan humain. Petites ou grandes, elles sont toujours pointées d'humour, de petits clins d'œil aux clichés du théâtre ou du cinéma. Les différentes scènes sont sous-tendues de projections vidéo de Béa de Visser. Ses séquences filmiques transposent le spectateur sur le plateau de tournage, dans un monde avant la création que l'on peut suivre sur scène.

Selon le degré de révolte pensé par Beckett, la création de Jean-Guillaume Weis met en scène un cataclysme mouve-

menté, parfois trop même, qui dérègle toute recherche d'harmonie. La scène devient ainsi l'endroit de manipulations constantes entre les différents acteurs et danseurs, qui se rencontrent aussi bien dans un environnement de violences, de révoltes, mais également dans des moments d'harmonie ou du moins, dans la recherche de cette dernière. On peut y assister à des brûlages de livres, à la guerre, à la mort sur la chaise électrique, au viol, à la mort, à l'euphorie et à l'amour. La musique aussi souligne ces passages chaotiques, on passe de Bach à Coltrane et de Mozart aux Smashing Pumpkins. Au point où on se demandera, au plus tard après une heure de mise en scène (la durée totale est de 90 minutes) si on peut tout rassembler dans un spectacle sans risquer de célébrer le chaos à un tel degré où tout risque de basculer dans le cabaret, voire dans le burlesque.

Angélique Arnould



Non, il ne se fout pas de vous, mais d'une dictature qui le met à nu.

Au TNL, le 7 et le 8 avril.